

SORTIR DU PIÈGE DE LA VIOLENCE : UNE TRANSITION FRAGILE

L'initiative du CRDI « *Comprendre et surmonter l'exposition des jeunes à la violence, l'exclusion et l'injustice en Afrique* » soutient 14 projets de recherche dans 12 pays africains*. Elle vise à « *trouver des solutions sous forme de stratégies, de technologies et d'outils, rigoureusement produites pour l'élaboration de politiques plus efficaces de lutte contre la violence, l'exclusion et l'injustice auxquelles les jeunes, hommes et femmes, sont exposés en Afrique.* »



Délinquance juvénile et gangs violents à Nairobi, Kenya

À Nairobi, la capitale du Kenya, les gangs de jeunes violents représentent un grave problème, particulièrement dans les bidonvilles où ils opèrent. Selon l'ONU (2004), plus de 50% de l'ensemble de délinquants condamnés au Kenya sont des jeunes hommes ayant entre 16 et 25 ans. Nairobi a environ 200 bidonvilles hébergeant 60% de la population urbaine. Le Comté de Nairobi est contrôlé par environ 14 groupes criminels organisés qui terrorisent les résidents en échange de rançons (Le Centre National de Recherche – NCRC). La majorité des gangs participent à des vols à main armée, au trafic de drogues, au vol et au trafic de véhicules, aux enlèvements contre rançon, au blanchiment d'argent, au vol d'antiquités, au vol de bétail et à des activités usuraires. En plus de leurs activités illégales et criminelles, le NCRC a aussi montré que les gens d'affaires du milieu formel, les milieux politiques utilisent les gangs en les finançant officieusement pour leur propre protection ou pour mener à leur profit des actions illégales. (Gimode, 2001).

INTRODUCTION

L'engagement des jeunes dans la violence en Afrique fait actuellement l'objet de travaux de recherche approfondis. Mais si certains jeunes réussissent à sortir des réseaux violents, leurs trajectoires, ainsi que leurs dynamiques respectives, sont peu documentées. Il est essentiel de comprendre les mécanismes de la violence et ses pièges pour permettre l'élaboration de politiques adéquates visant à soutenir ces jeunes.

La transition des réseaux violents vers la vie « normale » peut être longue, douloureuse et fragile. Il est important d'avoir une meilleure compréhension des principaux défis auxquels le jeune fait face au moment où il quitte la violence pour trouver des façons de soutenir cette transition et quelles ressources déployer. Comment les politiques peuvent-elles contribuer à construire des nouvelles infrastructures, ou à renforcer celles déjà existantes, pour rendre cette transition moins fragile et ainsi éviter un retour dans le monde de la violence ? Quelle leçon peut-on tirer des récits des anciens membres des gangs, et comment tirer profit de leur profonde connaissance du contexte des gangs ?

APPROCHE DE LA RECHERCHE

L'équipe *Université de Montréal / RESAUD-Alioune-Badiane* a travaillé sur une étude de cas qui a émergé durant « L'atelier des partenaires » organisé à Nairobi en 2019. L'expérience individuelle d'un jeune citoyen kenyan, un résident de bidonville, a mis à notre disposition un important témoignage pour une étude de cas unique sur sa trajectoire au sein des gangs violents ainsi que sur sa sortie de la violence. Monsieur John Kimani, en plus du partage son expérience, s'est engagé à aider d'autres jeunes via des programmes de mentorat. L'équipe a conduit deux entrevues puis a analysé et cherché à en synthétiser les résultats. M. Kimani a révisé et approuvé la publication de cette étude.

ANALYSE DE L'ÉTUDE DE CAS : LES VARIABLES QUI FAVORISENT L'ENGAGEMENT ET LE DÉSENGAGEMENT DANS LA VIOLENCE

M. Kimani s'est engagé dans des gangs opérant à Kambi Moto, un village situé dans le quartier informel de Huruma à Nairobi. C'est là qu'il est né et a grandi. L'approche de l'étude de cas s'est appuyé sur le modèle de Chabot et Ouimet (2017) pour analyser la relation entre trois variables qui, potentiellement, augmentent les chances d'engagement de Monsieur Kimani au sein de gangs violents. Plus précisément, elle s'est intéressée à l'écosystème peu favorable, aux activateurs de violence et au système de police/justice de basse qualité.

1 - Un écosystème peu favorable : la « mentalité de vivre au jour le jour »

La vie dans un bidonville est difficile. Le chômage, l'insécurité d'installation, l'insécurité alimentaire, l'inégalité d'accès aux services essentiels et le manque de ressources, ainsi que les lieux dangereux sont, parmi d'autres défis, les facteurs limitant les opportunités des jeunes pour imaginer leur avenir. Les jeunes sont amplement marginalisés et leur perception du futur, compromise. Selon Monsieur Kimani, « les jeunes n'ont pas de futur dans les bidonvilles ». Ceci a une influence sur leurs priorités et leurs choix étant donné que leurs objectifs n'incluent pas le bien-être futur mais se limitent à des accomplissements de court-terme.

Les problèmes structurels et les caractéristiques du contexte spécifique au bidonville, combinés à des aspects relatifs à l'identité et à la perception des jeunes, génèrent une situation où les jeunes sont pris dans la « mentalité de vivre au jour le jour ». Cela signifie que l'objectif principal est de gagner sa vie de la manière la plus simple et la plus immédiate possible. Cette mentalité aboutit ultimement à l'intégration dans un milieu de violence. Par conséquent, ce sont les plus vulnérables qui finissent par s'investir dans une activité de gang; autant par recherche d'une identité et d'une reconnaissance en tant que membre de gang, que pour obtenir rapidement ce qu'ils désirent ainsi que de l'argent facile pour payer la nourriture quotidienne et soutenir leurs familles.

Comme dans tous les bidonvilles, pour les jeunes qui ont peu ou pas de moyens, l'éducation à Kambi Moto peut-être perçue comme un processus inaccessible, dispendieux et sans profit. Cette idée est renforcée par l'absence de perception d'un futur, et contribue à l'alimenter. De nombreuses familles vivent proches ou sous le seuil de pauvreté, avec un à deux dollars par jour, en moyenne, raison pour laquelle ils comptent

sur les jeunes pour subvenir à leurs besoins. Ces familles sont prises dans un cycle de pauvreté car elles manquent d'un capital qui leur permettrait d'entreprendre ou d'initier d'autres activités leur générant un certain revenu et ainsi, sortir de la pauvreté. Dans ces cas-ci, les jeunes décident ou sont encouragés à quitter l'école et à chercher des activités rémunérées. Le piège de la pauvreté génère ainsi un « piège social » dans lequel les parents et les enfants sont pris : les parents manquent de temps pour guider les jeunes et pour se tenir informés sur ce que font leurs enfants. Ces derniers grandissent dans un environnement de mentorat négatif et manquent totalement d'orientation de la part des adultes. Ils atteignent l'adolescence en se comportant déjà comme des adultes.

M. Kimani explique l'impact du manque typique de planification des bidonvilles sur les jeunes. Dans le village de Kambi Moto, de manière similaire à beaucoup d'autres villages, l'aspect médiocre de la planification se manifeste dans la dégradation physique et l'absence de services en général, mais en particulier d'écoles. Ce vide est, selon sa propre perspective, l'une des preuves du manque de futur pour les jeunes. La réhabilitation des taudis incluant l'implémentation d'infrastructures et de services est indispensable pour promouvoir l'amélioration des conditions de vie des jeunes ainsi que, par conséquence, leur perception du futur.

L'écosystème peu favorable du bidonville favorise l'émergence des activateurs de la violence accompagnés du tandem police et système de justice de basse qualité. Selon Ouimet et Chabot (2017), un écosystème caractérisé par la pauvreté et l'inégalité économique affecte la qualité des services de contrôle formels : il y a une faible efficacité du système de justice, de la corruption, une faible appréciation des services de justice et une grande absence d'application de l'état de droit.

2 - Les activateurs de violence encouragés par l'écosystème peu favorable du bidonville

Une telle situation crée une dépendance sur l'argent facile et génère ce que M. Kimani définit comme la « mentalité, ou la culture, du jour le jour ». À Kambi Moto, il a identifié au moins quatre facteurs qui peuvent être considérés comme des activateurs de violence. Ceux-ci incluent : la pression des pairs, le mentorat négatif, le besoin d'argent pour survivre, l'autoprotection vis-à-vis de la police. La pression des pairs se réfère à des groupes d'âge égaux ou similaires émettant une certaine pression sur le style de vie que chacun adopte. Cela concerne, par exemple, la façon dont on s'habille, le fait d'avoir une voiture luxueuse

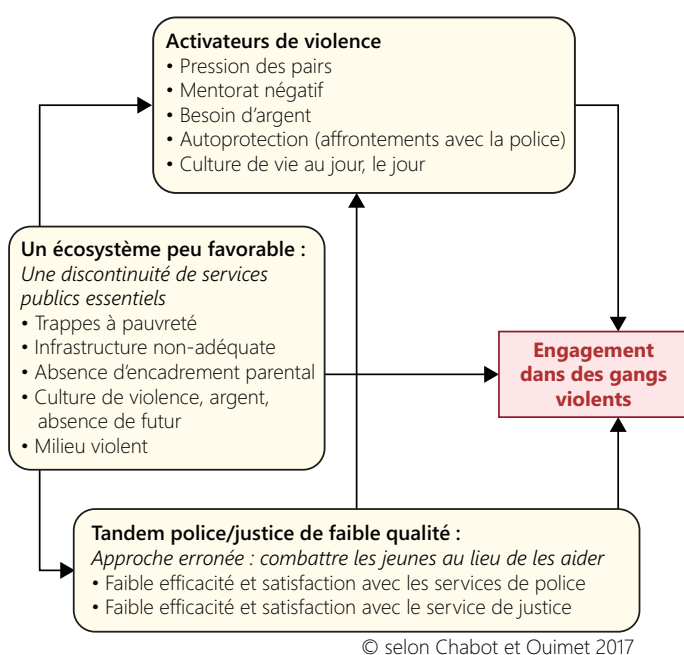
ou le dernier modèle de téléphone portable, le fait d'être entouré de femmes, de consommer et de trafiquer les drogues, la manière dont on manipule des sommes importantes d'argent; le fait de mener un style de vie de luxe. Ce sont tous les indicateurs qui montrent qu'on a atteint un certain pouvoir.

Ce « mentorat négatif » affecte largement les jeunes les plus vulnérables. Dans ce sens, M. Kimani souligne l'influence autant des médias que celle des jeunes eux-mêmes. La violence organisée du gang est aussi une forme de protection vis-à-vis de la police, en particulier lors de braquages. Le culte d'argent facile et la culture du gagne-pain quotidien se combinent avec le « mentorat négatif » et la pression des pairs ainsi que le besoin de se protéger contre les interventions policières. C'est ainsi que la violence devient une partie intégrante du « métier » de jeune criminel.

3 - Approches erronées réalisées par la police et le système de justice qui exacerbent la violence

Dans les bidonvilles, la police et le système de justice s'opposent aux jeunes plutôt que de les aider. Une telle attitude renforce le sentiment d'abandon et augmente l'insatisfaction des jeunes vis-à-vis du système. L'écart existant entre les jeunes et les institutions a ainsi tendance à s'amplifier au sein d'un cercle où la violence, l'engagement des jeunes et les interventions policières peu adéquates sont exacerbées, dans un cycle sans fin. Le tandem police/système de justice de basse qualité joue un rôle d'activateurs de violence aussi. Selon M. Kimani, la police et le système judiciaire doivent changer leurs approches et apprendre à écouter les jeunes.

La figure 2 représente les trois variables dans Kambi Moto à travers le model mentionné.



LA CARRIÈRE CRIMINELLE : LE RACCOURCI FATAL

M. Kimani a partagé l'histoire de son entrée et de sa sortie des gangs violents et a expliqué comment celles-ci fonctionnent généralement pour les jeunes de Nairobi. L'engagement dans les gangs violents se fait progressivement comme le montre la figure 3 : 1) Les jeunes commencent par participer à de petites actions telles que les cambriolages pour la survie quotidienne; puis 2) la situation s'aggrave : les jeunes engagés apprennent des techniques et sont formés pour acquérir des nouvelles compétences. Il s'agit notamment de comprendre le jargon criminel, de s'habiller de manière spécifique pour être reconnu comme membre d'un gang et d'apprendre à utiliser des armes pour mener des « missions » plus importantes et plus dangereuses. Ils doivent s'entraîner pour réussir et se protéger de la police ; 3) au fur et à mesure qu'ils s'impliquent dans les organisations criminelles, lorsqu'ils ne meurent pas, ils assument des responsabilités plus élevées et entreprennent une véritable « carrière professionnelle » qui implique un investissement considérable dans des activités illégales.

L'objectif est « *Non seulement de survivre, mais simplement d'avoir une belle façon de vivre, rappelez-vous que je vous ai dit que nous aimons prendre des raccourcis, je voulais faire des études pour devenir une meilleure personne dans la vie et peut-être construire mon avenir, mais je veux vivre la même vie qu'une personne qui a construit son avenir et en a fait une vie, je veux vivre le même niveau de vie, donc ce que je peux faire, c'est terroriser (les gens) et faire toutes sortes d'activités pour m'assurer que j'aie de l'argent pour changer mon mode de vie* ».

« *Une fois que tu commences à dépendre de missions, plutôt conséquentes, incluant des drogues, de l'argent et des attaques armées, tu ne peux plus t'arrêter* » (John Kimani).

Les conflits armés avec la police affectent souvent la vie des jeunes jusqu'à l'invalidité ou la mort. C'est ainsi que M. Kimani a perdu la majorité de ses « collègues » et a décidé de changer sa vie. La vie des gangs, c'est d'être sur le front. Ce qui inclut des réunions, des échanges d'information et d'expériences ainsi que des cérémonies d'intronisation ... et des funérailles :

« *... Des fois, je pense qu'on va tous mourir un jour, c'est une mentalité négative... Cela ne dépend pas du comment, ni de la cause de ta mort... Donc, tu ne vois pas les gros trucs, tu te dis que c'est question ... d'habitude et tu le considères comme un job et tu dis que t'es en train de mourir au front, donc si tu meurs au front les membres de ton gang vont venir et vont assister à tes funérailles, et c'est là on dit qu'on a perdu un compagnon d'armes...* » (John Kimani).

LA TRANSITION : UN PROCESSUS LONG, DOULOUREUX ET FRAGILE

Pour M. Kimani, la nécessité d'une transition pour sortir de la violence a été ressentie face à l'émergence d'une solitude et d'un isolement après environ cinq ans d'engagement dans les gangs. Il restait seul, ses anciens collègues étaient morts. Parallèlement, il se sentait déconnecté des personnes normales au sein de sa communauté, des personnes avec lesquelles il ne pouvait partager aucune activité. Cette transition lui aura pris deux longues années et lui aura posé des défis considérables pour atteindre ses objectifs :

- 1) Être accepté à nouveau par la famille et la communauté. Ceci a nécessité un effort et un compromis énormes en vue de modifier son comportement pour agir au bénéfice de la communauté. M. Kimani mentionne qu'au départ le défi principal a été celui de reconstruire des liens avec sa famille. Ils se sentaient déshonorés par ses activités criminelles. Parmi ces premiers obstacles, notamment auprès des membres de sa famille, il souligne l'incapacité de parler. Il s'agit d'un trait caractéristique du processus de transition des anciens gangsters.
- 2) Faire face aux défis économiques. Le manque d'argent facile est difficile à endurer lorsqu'on manque de nourriture. À titre d'exemple, M. Kimani explique qu'il a été contraint de changer ses habitudes alimentaires quand il manquait de nourriture pendant la transition. En laissant de côté la carrière criminelle, il a dû réadapter ses habitudes en fonction de la nourriture qu'il pouvait se payer.
- 3) Risquer de retomber dans la violence et la criminalité: le manque d'argent crée une pression importante poussant vers un retour dans les activités des gangs. Maintenir la décision de sortir nécessite de la force, des capacités d'adaptation, de la créativité pour trouver des moyens de subvenir à ses propres besoins, ainsi que le soutien de la communauté.

« Et maintenant, tu sors d'un environnement où tu pouvais tout avoir, probablement de l'argent n'importe quand, des drogues n'importe quand, des femmes n'importe quand, et puis, changer tout ça pour une vie normale dans laquelle tu dois travailler fort pour mettre de la nourriture sur la table. » (John Kimani).

M. Kimani a réussi à s'engager dans les initiatives de la communauté. Il a contribué bénévolement à la construction du projet de réhabilitation de taudis dans Kambi Moto. Il s'agit d'une initiative communautaire réussie, ancrée sur la mise en œuvre de logements à bas prix. Le travail dans ce projet en tant que main d'œuvre non-qualifiée aura contribué à l'aider pour faire face aux défis de sa transition. Ce travail bénévole deviendra rémunéré de manière graduelle. M. Kimani a été soutenu par des membres de la communauté, des ONG kenyanes œuvrant dans le projet d'habitation et l'accompagnement des jeunes, ainsi que par certains fonctionnaires de l'ONG qui l'ont aidé et qui ont joué un rôle de mentor. En fin de compte, il est devenu un membre reconnu de la communauté malgré le fait qu'il n'habite pas dans le nouveau projet d'habitation.

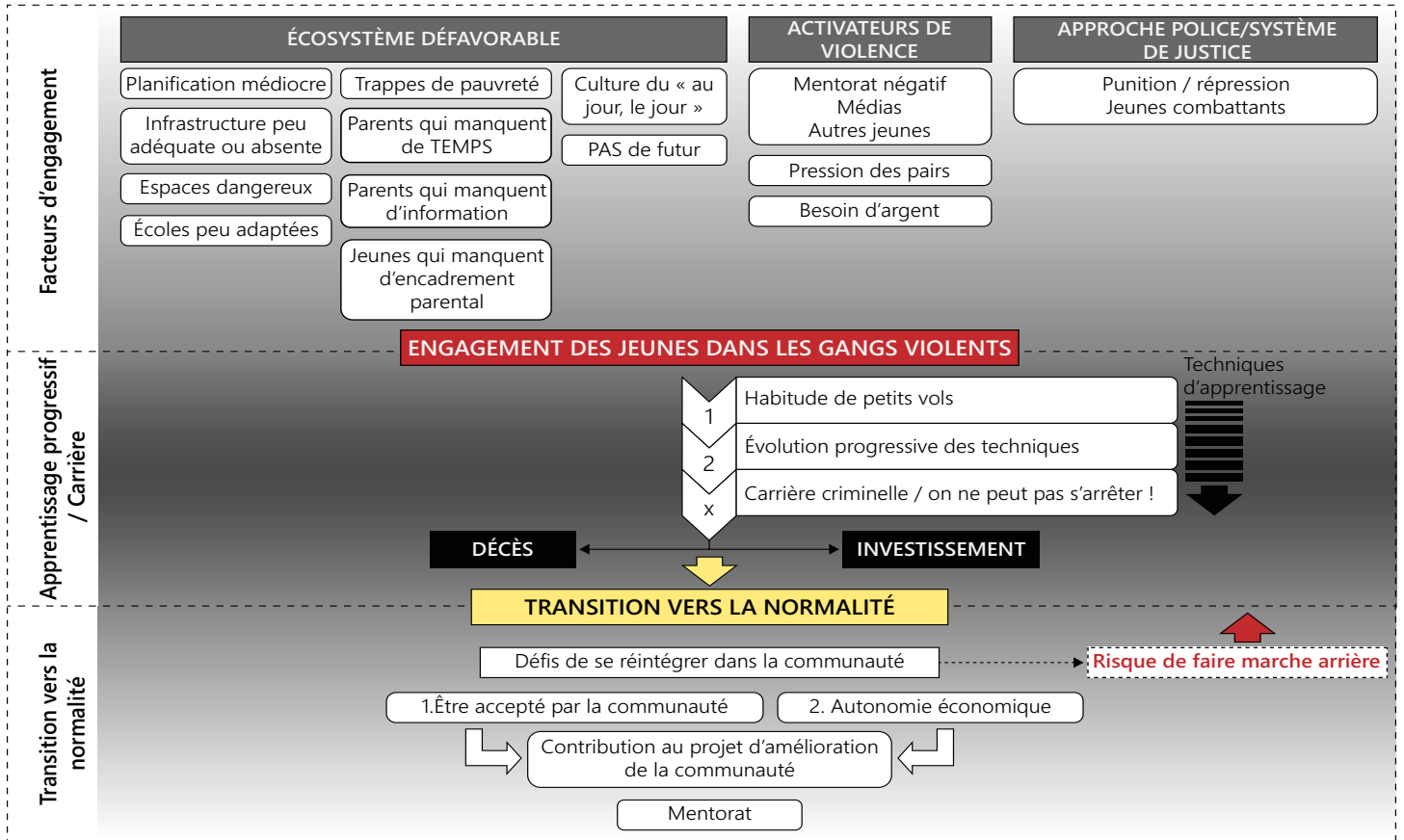
DE GANGSTER À MENTOR : DES STRATÉGIES POUR MENER LE CHANGEMENT

M. Kimani travaille sur la mise en place d'un programme de mentorat pour les jeunes depuis quinze ans. Son expertise unique relative au contexte des gangs, sa connaissance de leurs langages ainsi que celle de leurs codes vestimentaires et comportementaux lui a permis de garder contact avec ces groupes. Son explication met en évidence certaines stratégies cruciales :

- a. Garder un contact constant avec des jeunes membres des gangs est indispensable, leur langage et leurs habitudes changent très rapidement. Si on ne garde pas ce contact, on les perd !
- b. Devenir un mentor nécessite d'avoir la confiance des jeunes gangsters. Les mentors doivent faire très attention de ne pas collaborer avec la police.
- c. Avoir un rôle. M. Kimani a été obligé de s'inventer un nouveau rôle. Il agit en tant que senior qui connaît le style de vie des gangs. Il en discute auprès d'autres membres de gangs et ce, sans les forcer à quoi que ce soit.

Cette connaissance le rend éligible à la négociation avec les agences du gouvernement qui travaillent dans les domaines de la sécurité, l'environnement et l'autonomisation des jeunes. Il a fondé l'organisation Kambi Moto Youths and Kids (Jeunes et enfants de Kambi Moto) et travaille en tant qu'intermédiaire entre le système de contrôle et la police. Essentiellement, il écoute les jeunes, discute avec eux et avec la police et facilite les réunions et les négociations.

TRAJECTOIRES D'ENTRÉE ET DE SORTIE DES GANGS VIOLENTS



COMMENT CONTRER LE RISQUE D'ENGAGEMENT DANS LES GANGS VIOLENTS : des leçons en provenance des quartiers informels de Nairobi

Écosystème des quartiers informels (du point de vue de la personne interviewée)	De la recherche vers des politiques qui contribuent à améliorer l'écosystème en vue de construire une vision pour le futur
<p>Planification médiocre</p> <ul style="list-style-type: none"> • Les bidonvilles sont en manque d'infrastructures adéquates • Les bidonvilles sont en manque d'espaces publics sûrs • Les bidonvilles sont en manque de services, dont des écoles en particulier 	<p>Bonifier les programmes d'amélioration du cadre bâti pour réparer la dégradation physique et le sentiment d'abandon dans les bidonvilles</p> <ul style="list-style-type: none"> • Améliorer les infrastructures dans les bidonvilles pour augmenter la perception de sécurité des jeunes • Développer et mettre en place des plans pour la réhabilitation d'espaces publics dans les bidonvilles en vue d'améliorer la sécurité des jeunes et leur sentiment de sécurité • Augmenter le nombre d'écoles publiques dans les bidonvilles et les rendre accessibles aux jeunes
<p>Trappes de pauvreté</p> <ul style="list-style-type: none"> • Les familles manquent de ressources et de capital permettant d'augmenter leur capacité à accéder à la nourriture, aux services et aux marchés. • Les jeunes doivent donner un soutien économique à leurs familles 	<p>Bonifier les programmes permettant d'augmenter l'autonomie économique des familles coincées dans les trappes à pauvreté. Réduire la pauvreté peut faciliter l'encadrement des jeunes par les familles</p>
<p>Manque d'encadrement parental</p> <ul style="list-style-type: none"> • Les parents manquent de temps pour guider les jeunes • Les parents manquent d'information informés sur ce que font leurs enfants 	<p>Favoriser le partage d'information au sein de la communauté de façon que les parents puissent savoir ce que leurs enfants font.</p>
<p>Risque d'abandonner l'école (faible éducation)</p> <ul style="list-style-type: none"> • Étudier est un processus long • Les études nécessitent de l'argent • Les études ne génèrent pas des revenus 	<p>Développer des stratégies pour garder les jeunes à l'école (réduire l'abandon scolaire)</p> <ul style="list-style-type: none"> • Réduire l'écart entre les études et l'accès au marché du travail • Soutenir les familles pour qu'elles puissent envoyer leurs enfants à l'école • Faire du mentorat auprès des jeunes en ce qui a trait à l'importance de l'éducation • Monitorer leurs habitudes et leurs attitudes vis-à-vis de l'école
<p>Milieu violent</p>	<p>Éduquer les jeunes pour changer la perception de la violence comment étant « normale » et comme la seule façon de subvenir à ses besoins</p>

COMMENT RÉDUIRE LES EFFETS DES ACTIVATEURS DE : des leçons en provenance des quartiers informels de Nairobi

Activateurs de violence (du point de vue de la personne interviewée)	De la recherche vers des politiques visant à réduire les effets des activateurs de violence
Pression des pairs	
	Contrôler, réduire et diriger la pression des pairs par l'éducation et l'encadrement parental. Aider les jeunes à apprendre à prendre des décisions de manière autonome.
Mentorat négatif	
<ul style="list-style-type: none"> De la part des médias. 	Contrôler et diriger la pression sociale en provenance des médias Apprendre aux jeunes à écouter et à gérer les médias.
Idéologie des gangs, culture, mentalité	
<ul style="list-style-type: none"> Une mentalité trompeuse visant à changer la qualité de vie par l'accès à de l'argent facile. Consommation de drogues. Utilisation d'un micro-langage-l'argot- et de codes. L'apprentissage et le partage de techniques et de stratégies. L'apprentissage continu commençant par les petits cambriolages et allant vers la carrière criminelle. 	<p>Contribuer à la transition culturelle de la mentalité du « au jour, le jour » vers la construction d'une vision du futur. Promouvoir des initiatives communautaires dans lesquelles les jeunes peuvent s'engager.</p> <p>Transférer les connaissances d'anciens membres de gangs vers les opérateurs de la société civile et des membres du corps policier</p> <p>Comprendre quelles stratégies et outils sont à développer en vue de préparer des interventions à différents moments de la carrière criminelle des jeunes. De ses débuts vers les périodes où ils développent une grande technique et prennent des risques élevés.</p>

COMMENT CONTRER LE RISQUE DU RETOUR EN ARRIÈRE VERS LES GANGS VIOLENTS : des leçons en provenance des quartiers informels de Nairobi

Facteurs contribuant à retour en arrière	De la recherche vers des politiques visant à soutenir une transition douloureuse
Facteurs contribuant à retour en arrière	
	Promouvoir le changement d'attitude agressive et les comportements dangereux des jeunes en vue de leur transformation en tant que membres utiles de leurs communautés respectives Faciliter l'insertion d'anciens membres de gangs au sein de la communauté
Difficultés au niveau des relations interpersonnelles auprès de la famille	
	Soutenir le retissage des liens au sein des familles
Difficultés économiques	
	Favoriser l'autonomisation économique des anciens membres de gangs
Absence d'une vision pour le futur	
	Contribuer à construire une idée de FUTUR pour les anciens membres de gangs

COMMENT AMÉLIORER LE TANDEM SYSTÈME JUDICIAIRE/DE POLICE : des leçons en provenance des quartiers informels de Nairobi	
Facteurs contribuant à alimenter les activateurs de violence et l'engagement des jeunes dans les gangs violents	De la recherche vers des politiques visant à améliorer l'efficacité et la satisfaction du tandem système judiciaire/de police
Faible efficacité et satisfaction avec le système judiciaire et de police	
	<p>Écouter les jeunes et ne pas les combattre.</p> <p>Transférer la connaissance d'anciens membres de gangs - utilisation du micro-langage, de l'argot, des codes, de techniques et de stratégies - vers les opérateurs du système judiciaire et de police.</p> <p>Comprendre quelles stratégies et outils sont à développer en vue de préparer des interventions à différents moments de la carrière criminelle des jeunes. De ses débuts vers les périodes où ils développent une grande technique et prennent des risques élevés.</p> <p>L'objectif étant de réduire le risque d'entrer dans la phase de non-retour –« là où l'on ne peut pas s'arrêter » - et d'en mourir.</p>

CONCLUSIONS

Cette étude de cas confirme l'importance de comprendre l'originalité et la complexité des trajectoires d'engagement et de désengagement à l'échelle de la micro-expérience. Elle montre aussi la pertinence de considérer les récits d'anciens gangsters et l'analyse d'études de cas individuels permettant la formulation de recommandations pour améliorer les politiques et programmes. Des recherches supplémentaires dans cette perspective sont nécessaires, incluant une analyse comparative de plusieurs études de cas en vue de travailler avec des données probantes qui peuvent informer la pratique.

Les trajectoires d'engagement dépendent, dans notre étude de cas, de facteurs tels que la recherche d'une identité et l'attrait des gangs, ainsi que l'accès rapide à l'argent, au statut social, au luxe, tout ce qui est refusé aux habitants de bidonvilles.

Les trajectoires de désengagement dépendent, dans le contexte d'une analyse rapide du témoignage de M. Kimani, de la disparition progressive de son gang, décimé par les conflits armés avec la police. Cette situation pose une question importante : est-ce que M. Kimani a pris la décision de changer son style de vie parce qu'il se retrouvait seul ? On pourrait croire à l'importance des interventions policières qui contribueraient à la réduction de la criminalité, ce qui aurait des conséquences dramatiques sur les politiques de lutte contre la violence. Tout d'abord la police n'est pas la seule responsable des morts, les guerres des gangs ont aussi leur responsabilité. Mais il est surtout important de souligner que M. Kimani, un fois réintégré dans un vie 'normale', a transmis comme message l'urgence de changer l'approche policière; de passer de la « chasse » à l'écoute et au soutien des jeunes.

Les anciens membres de gangs violents sont la preuve vivante que : 1) le changement de style de vie est possible; 2) qu'il nécessite de soutien, de réseaux communautaires et d'autonomie économique; 3) très probablement, ils ont une connaissance approfondie ce type de contextes et sont la source première dont on a besoin pour faire de la recherche et réduire l'engagement des jeunes dans ces réseaux. Capitaliser sur cette connaissance profonde du contexte ainsi que les compétences sociales et cognitives d'anciens membres de gangs est aussi une approche hautement stratégique pour aider les jeunes ainsi que pour formuler des meilleures politiques et catalyser des changements dans les systèmes judiciaires et de police.

Cette étude de cas illustre l'importance d'entendre et de comprendre les récits de la vie des membres des gangs. Ils peuvent nous expliquer les implications du piège de la pauvreté dans l'engagement dans la violence, les acteurs clés pour soutenir les efforts d'une transition et éviter les risques d'un retour en arrière dans les réseaux violents. L'agentivité est centrale pour les jeunes, tant dans leur engagement dans la violence que dans l'utilisation d'opportunités pour s'en sortir. Ce papier soulève des questions sur les politiques qui peuvent contribuer à façonner l'agentivité nécessaire pour sortir du piège de la violence.

En nous basant sur l'expérience de M. Kimani, nous pouvons aussi comprendre qu'il y a un point de basculement tant dans les dynamiques d'engagement que dans celles de désengagement. Pouvons-nous l'identifier et agir de façon à inverser les trajectoires d'engagement ou à soutenir le désengagement ?

COMMENT ALLER DE L'AVANT ?

Identifier (pour encourager) le point de basculement vers un engagement vis-à-vis d'une vie « normale »

- Quels sont les facteurs individuels (reliés à la famille) qui encadrent cette transition?
- Quels sont les facteurs sociaux (communauté, société et politiques) qui mènent vers ce changement ?

Comprendre comment l'engagement préalable aide à prévenir l'engagement d'autres jeunes ?

- Quelles sont les compétences requises ?
- Quels sont les rôles pour les anciens gangsters sur le terrain?

Comprendre comment nous pouvons capitaliser sur l'expérience passée et la connaissance des jeunes qui sont sortis de réseaux violents – ne pas les laisser seuls !

- Qui sont les acteurs principaux de cette figure ?
- Quelles ressources sont requises ?

Auteurs : Dr. Michel Max Raynaud, Dr. Georgia Cardosi, Francis Joel Tchenkeu, Lydie Belporo Senah et Julie Claes.

Ce papier a été révisé par M. John Kimani qui a aussi approuvé sa publication.

Université 
de Montréal



 **RESAUD** Alioune Badiane
Réseau d'Échanges Stratégiques pour une Afrique Urbaine Durable

Avec le soutien financier du **Centre de Recherches pour le Développement International (CRDI)**.

 **IDRC** | **CRDI**



Pour plus d'information, visitez [Afriquesure|Africasafe](http://www.afriquesure.org/):
<http://www.afriquesure.org/>

 **SURE SAFE**

*Équipes de recherche de l'initiative du CRDI :

- CERADD (Carrefour d'Études et de Recherche Action pour la Démocratie et le Développement)- Burkina Faso et Sénégal
- ESEA (École Supérieure d'Économie Appliquée)- Sénégal
- GAPS (Genocide and Atrocity Prevention Support)- Uganda
- GRIP (Groupe de Recherche et d'Information sur la Paix et la sécurité)- Burkina Faso et République Démocratique du Congo
- IAGU (Institut Africain de Gestion Urbaine)- Sénégal
- ISS (Institute for Security Study)- Mali et Niger
- MEF (Maghreb Economic Forum)- Tunisia
- OSSREA (Organisation for Social Science Research in Eastern and Southern Africa)- Kenya et Uganda
- PCE (Population Council Egypt)- Égypte
- RAU (Research and Advocacy Unit)- Zimbabwe
- RESAUD (Réseau d'Échanges Stratégiques pour une Afrique Urbaine Durable)- Sénégal
- TADWEIN (Tadwein Gender Research Center)- Égypte
- UDMS (University of Dar es Salaam)- Kenya et Tanzania
- UWC (University of the Western Cape)- Afrique du Sud
- YETT (Youth Empowerment and Transformation Trust)- Zimbabwe